

# « ÊTRE SEREINEMENT INQUIET ET VIVRE EN SAUVE »

PAULO RODRIGUES

|   |    |
|---|----|
| Introduction.....   | 1  |
| 1. Sauvés, de quoi ?.....                                     | 1  |
| 1.1. Le salut, un mot aux significations multiples.....       | 1  |
| 1.2. « Sauvés de... ».....                                    | 2  |
| 1.3. « Sauvés pour... ».....                                  | 3  |
| 2. Sauvés, par qui ?.....                                     | 4  |
| 2.1. La tentation de se sauver soi-même.....                  | 4  |
| 2.2. Le Christ, Sauveur et Salut.....                         | 5  |
| 2.3. Le salut comme don, rencontre et relation avec Dieu..... | 6  |
| 2.4. Les conditions du salut.....                             | 7  |
| 3. Sauvés, en vue de quoi ?.....                              | 9  |
| 3.1. De l'immortalité à l'éternité.....                       | 9  |
| 3.2. De la vie présente à la Vie éternelle.....               | 9  |
| 3.3. Le bonheur comme destinée ?.....                         | 11 |
| 3.4. Sauvés, à quoi le voit-on ?.....                         | 11 |

## INTRODUCTION

Le mot « salut » est un terme qui dans le langage commun désigne le « fait d'échapper à un danger, à un malheur ou à la mort ». Le mot « salut » en son sens religieux semble de plus en plus étrange à nos contemporains, car il renvoie soit à une forme de culpabilité insaisissable et diffuse, soit à l'illusion d'un « au-delà » que la plupart ne parviennent plus à se représenter. Dans le contexte de la modernité qui valorise l'individualisme centré sur le sujet autonome, le salut est parfois compris comme un chemin de réalisation de soi par ses propres forces (*néo-pélagianisme*), voire comme un chemin intérieur d'illumination conduisant à un état de bonheur (*néo-gnosticisme*). Preuve en est la prolifération d'ouvrages de bien être, de développement personnel, de sagesse ou de spiritualité « diffuse » qui se proposent comme « voies du salut ». Il s'agit d'une prétention de se sauver par ses forces personnelles ou à travers des structures purement humaines, ne reconnaissant pas que d'une part c'est Dieu qui sauve et, d'autre part que le salut individuel est inexorablement lié au salut de la communauté humaine. Mais étonnamment le terme « salut » engendre la perplexité même parmi quelques chrétiens qui hésitent face à la croyance dans la résurrection et dans la vie éternelle, comme si l'on pouvait être chrétien sans y adhérer, ou comme s'il agissait d'une simple question de choix personnel.

Or le terme « salut » suscite plusieurs questions qu'un chrétien se doit tout de même de poser et qui méritent réflexion : « Sauvés, de quoi ? », « Sauvés, par qui ? », « Sauvés, en vue de quoi ? ». Ce sont des interrogations que cette réflexion se propose d'élucider à partir de la foi chrétienne.

### 1. SAUVES, DE QUOI ?

#### 1.1. Le salut, un mot aux significations multiples

Dans le contexte du christianisme, le terme « salut » prend deux significations fondamentales : un sens positif et un sens négatif. En un sens négatif, le salut signifie une *libération des obstacles* qui émergent sur le chemin de la personne humaine vers son accomplissement et qui peuvent être réduits à trois : le mal, la mort, le destin/fatalité (lat. *fatum* ; grec *moira*). Cependant le salut a aussi et surtout le sens positif d'un accomplissement de la personne humaine, laquelle est appelée à partager la vie de Dieu dans une relation filiale. Étymologiquement, le mot « sauvé » (en latin 'salvus') évoque la santé, il signifie « fort », « sain », « solide », « préservé ».

Explorons en un premier temps le salut compris comme « salut de... », c'est-à-dire comme libération. Immédiatement une question se pose en toute pertinence : De quoi dois-je être sauvé ? Qu'ai-je fait de mal pour avoir besoin d'être sauvé ? La nature humaine est-elle essentiellement corrompue ?

## 1.2. « Sauvés de... »

Sur le chemin de l'accomplissement de soi, plusieurs obstacles se dressent. Certes, on pourrait sans doute en dénombrer d'infinis, mais il semble possible ramener à trois ces obstacles : le mal, la mort, la fatalité.

### *Le mal*

En réfléchissant sur la nature du mal on peut y distinguer plusieurs types. Le « mal radical », absolu et irrationnel, une forme de perversité gratuite et exclusivement malfaisante, un mal qui reste une énigme. À un deuxième degré on aurait le mal que la tradition judéo-chrétienne a appelé « péché », un mal dont on est responsable et sujet actif, une erreur de destinée qui dévie la personne de son chemin vers Dieu et qui le réduit à la condition d'esclave. Le troisième degré du mal serait un « mal-passion », le mal subi duquel on est victime ; et finalement le mal provenant de causes naturelles, environnementales (cataclysmes, intempéries, tremblements de terre, inondations, cyclones, épidémies...), médicales (handicaps, maladies diverses...), sociales (oppression, pauvreté, discrimination)

Face au mal, que propose le christianisme ? Certainement pas un discours qui essaierait de donner au mal une rationalité et une justification. Face au mal qui émerge et qui surprend, Dieu lui-même ne répond pas par un discours explicatif, mais par une action, une lutte sans merci qui combat résolument le mal. Dans la question du mal, Dieu assume un rôle actif, en se positionnant comme son adversaire absolu et son objection la plus radicale. Le mal devient une question dans laquelle Dieu s'implique en personne jusqu'au bout. La libération ne sera pas celle d'un discours explicatif, d'une intervention immédiate ou d'une action écrasante, mais d'une intervention selon un plan salvifique et historique culminant dans l'incarnation du Verbe, dans l'assomption par le Christ de la fragilité, de la souffrance et de la mort. Son action ne consiste pas à éliminer le mal mais à libérer de sa tyrannie l'être humain, car désormais il est possible de croire à une libération finale et définitive.

Le mal dont nous pâtissons ou dont nous sommes les acteurs, perturbe et accable le cœur, il engendre la culpabilité et ferme l'horizon de l'espérance. L'action salvifique de Dieu, par contre, manifeste que le mal peut être combattu et vaincu. Le mal ne referme pas notre horizon, car l'espérance en Dieu rend possible d'atteindre une libération finale de toute forme de mal. La foi en l'amour de Dieu et la ferme assurance de son aide sauvent l'être humain du désespoir. Un passage du livre de l'Apocalypse l'exprime admirablement : « Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus ; car l'ancien monde s'en est allé. » (Ap 21, 4)

### *La mort*

La question du salut et de la destinée de l'être humain soulève celle de la mort et de l'au-delà. Même si la mort est un phénomène biologique naturel et l'expression de la fragilité et de la finitude humaine, elle est vécue comme un « nœud existentiel », une rupture définitive, voire comme l'impossibilité de tout projet et de tout avenir. L'être humain ne vit pas la mort comme un fait naturel, mais cherche depuis longtemps à l'interpréter et à lui accorder un sens. Au fil des âges la représentation de la mort a changé ainsi que le rapport de chacun à cet événement ultime.

La mort biologique interrompt la vie physique ; la mort spirituelle empêche l'accès à la vie éternelle, c'est-à-dire à la communion avec Dieu. Dans la tradition biblique judéo-chrétienne, la mort a été interprétée dans une relation étroite au « péché ». Car le problème essentiel ne réside pas dans la mort biologique (la première mort), qui peut bien être comprise comme une étape sur le chemin de l'accomplissement de la personne, lui ouvrant l'accès à l'éternité et à la communion avec Dieu. Le drame essentiel est celui de la « mort spirituelle » (la deuxième mort), comprise comme séparation définitive de Dieu. La mort biologique, étape normale sur le chemin de tout humain, est expérimentée comme une 'frustration', un 'non-sens', une 'injustice', une forme d'incomplétude. Or c'est ici qu'un salut se fait sentir comme nécessaire pour arracher la personne humaine à cette désolation et à cette clôture d'horizon.

Le 'salut' que le christianisme propose, ne consiste évidemment pas dans une suspension ou suppression de la mort biologique, puisqu'elle demeure, mais dans la libération d'une deuxième mort plus terrible, celle de la séparation éternelle de l'être humain d'avec Dieu, car la Vie c'est Dieu. La vie éternelle ne consiste-t-elle pas à partager la Vie de celui qui est l'Éternel ? Le salut chrétien consiste à entrer dans la vie de Dieu, un chemin qui ne

supprime ni la mort, ni l'histoire, ni le temps. Le christianisme ne propose pas une immortalité de contenu diffus, un simple prolongement de la vie terrestre ou une rupture définitive avec celle-ci, mais une nouvelle étape de la vie, dont la nouveauté est la communion éternelle avec Dieu dans l'amour. Penser la mort et l'éternité selon le christianisme implique de penser la question de la résurrection des morts non plus comme simple libération de la mort physique, mais comme nouvelle naissance (Cf. Jn3,3-8) et accomplissement de ce qui dans l'être humain était à l'état potentiel et séminal. Événement qui est désormais possible par la résurrection du Christ, acte du Père qui par son Esprit remodèle la création et fait que la résurrection intègre l'horizon de l'homme. Celui qui a cette foi, ne se trouble pas face à l'horizon de sa mort et de la mort d'autrui, car désormais il sait que, par le dessein de Dieu, la mort n'appartient pas à la définition de l'être humain, que celui-ci n'est pas un « être pour la mort » comme le prétendent les existentialistes, mais « un être pour la vie ». Certes, nous devons encore affronter la mort biologique et tout ce que le temps du mourir comporte. La résurrection de Jésus ne nie pas la réalité de la mort, mais atteste qu'elle ne boucle pas définitivement notre horizon. Comme l'affirme Saint Jean :

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jn 3,6)

### *La fatalité ou le destin*

L'être humain est affecté de multiples déterminismes biologiques, psychologiques, historiques, existentiels, culturels, etc. qui semblent limiter l'exercice de sa liberté. L'absence si fréquente et si criante de liberté, amène l'être humain parfois à s'interpréter sur l'arrière fond d'une sorte de « fatalité » ou de forces imparables qui dicteraient de manière inexorable le présent et l'avenir, qui empêcheraient son accomplissement, qui contrediraient ses vœux et ses efforts, sans qu'il puisse se soustraire à leur action. L'accent fataliste n'appartient cependant pas à une époque révolue comme l'antiquité classique, qui faute d'idée de salut, avait inventé la « résignation » comme remède. Le fatalisme semble ressurgir dans la multiplication de formules telles que : « C'était écrit ! » ; « Il n'y a rien à faire ! » ; « Il en devait être ainsi ! » ; « C'est le destin ! », « Dieu l'a voulu ! ». Les avancées scientifiques et technologiques n'ont pas empêché la permanence d'une mentalité superstitieuse et fataliste qui recourt à l'astrologie, à la consultation d'horoscopes, de devins et de voyants de toutes sortes, voire à la magie blanche et noire, dans la conviction que notre sort se trouve fixé par des « forces obscures » ou par une conjugaison particulière des positions des corps célestes.

Or, le christianisme représente un tournant face à ces conceptions profanes de fatalité, car il affirme une liberté de plein droit pour l'être humain, liberté qui lui est donnée par Dieu dès l'origine. La liberté est inscrite dans la personne humaine comme une dimension constitutive et elle répond aussi à une vocation. Chaque personne est appelée à construire sa vie sous le regard de Dieu, en toute confiance, et en sachant que rien n'est déterminé d'avance. L'histoire de chacun reste essentiellement ouverte et à définir. Rester prisonnier de conceptions fatalistes de l'histoire personnelle ou universelle reviendrait à nier sa propre liberté, sa responsabilité personnelle et toute possibilité d'une vie éthique. Rien n'est plus contraire au christianisme que la croyance dans la fatalité ou dans le destin.

### **1.3. « Sauvés pour... »**

L'être humain est *imago Dei*, en tant que doué d'une liberté créatrice et d'un pouvoir d'invention. En tant que 'reflet' de son créateur, l'être humain a reçu la tâche de déployer les potentialités du cosmos et de le conduire de manière responsable vers son accomplissement. À l'être humain est confiée une création inachevée qui doit se développer par le concours de son action intelligente et libre. Et surtout, en plus d'être 'créé créateur' par rapport au cosmos, l'être humain est appelé à prendre part à la construction de lui-même. À l'être humain est proposé l'exercice d'une liberté qui lui permet de se construire sous le regard amoureux de son Dieu.

En effet, pour le théologien Adolphe Gesché, 'créer' c'est susciter des 'créateurs', des êtres doués de capacité d'invention et d'initiative. Ainsi l'être humain a été 'créé créateur' par son Dieu, afin que lui-même puisse susciter la nouveauté, et il doit acquiescer à cette condition, par rapport au cosmos où il peut déployer sa capacité d'invention et de transformation, et par rapport à lui-même vu qu'il peut configurer son existence.

L'être humain est donc appelé à l'exercice de sa liberté créative, pour que le salut puisse être compris comme « le récit et l'écriture de notre vie *avec Dieu* »<sup>1</sup>. Le salut représente ainsi une aventure qui inscrit dans l'existence une tension vers Dieu en mettant en évidence l'aspiration humaine à être infiniment plus. Dieu conjugue l'être humain au futur.

## 2. SAUVES, PAR QUI ?

### 2.1. La tentation de se sauver soi-même

Nous avons réfléchi précédemment sur les obstacles qui traversent notre chemin vers l'accomplissement en Dieu. Une autre question se pose maintenant en toute pertinence : « Certes, sauvés, mais par qui ? »

L'idée d'être sauvé, d'avoir à s'accomplir, nos contemporains la veulent bien, mais refusent de le devoir à un autre. Au nom d'une autonomie parfois mal comprise, l'être humain veut s'accomplir par lui-même et par ses propres forces, sans être redevable à autrui. Parfois, ce salut est même compris dans une dimension purement individuelle et avec une profonde indifférence au sort d'autrui, comme si l'on pouvait se sauver tout seul. Cette conception du salut va de pair avec un certain mépris du corps et du monde, retour du gnosticisme auquel les chrétiens des premiers siècles ont dû faire front et qu'ils ont combattu, car incompatible avec l'anthropologie chrétienne. Or le salut total ne consiste pas en ce que la personne peut accomplir par elle-même et n'est pas non plus le fruit d'une « technique » ou « d'une illumination ».

Aujourd'hui l'anthropologie chrétienne n'est plus largement partagée par nos contemporains. Dans le cadre du judéo-christianisme l'être humain a été pensé à la lumière de la foi et de la Révélation comme « créé », c'est-à-dire comme originellement référé à Dieu dont il est l'image et la ressemblance (cf. Gn 1,26). Or, émerge plutôt aujourd'hui l'idée d'une opposition insurmontable entre l'affirmation de Dieu et l'affirmation de l'être humain. L'autonomie moderne, conçue comme la construction de l'être humain *par* soi-même et *à partir de* soi-même, semble être incompatible avec un salut qui viendrait d'autrui. Mais l'être humain n'a-t-il pas besoin d'une Parole venant hors de lui pour qu'il puisse finalement se dire ? Comme l'affirme Adolphe Gesché : « L'homme meurt devant un miroir. Devant soi-même, seul »<sup>2</sup>. L'être humain ne peut pas se dire, se comprendre totalement à partir uniquement de soi-même ; il gagne quand il se pense et il se comprend à partir d'un Autre plus grand que lui-même. C'est peut-être en se situant devant Dieu, que l'être humain peut vraiment se mesurer et découvrir sa vraie identité. Dieu est l'unique qui nous sauve de la perte dans les fausses images de nous-mêmes et qui nous accorde un espace où l'on peut se construire en vérité. Dieu est celui qui m'empêche de me perdre dans le reflet de moi-même.

Dieu ne cherche pas à s'appropriier l'être humain, car il l'établit dans la tâche de se construire par l'exercice d'une liberté et d'une action orientées à son accomplissement et à son bonheur. Il nous est proposé la possibilité d'être dans un rapport personnel à Dieu et d'ainsi parvenir à l'accomplissement personnel. La destinée de l'être humain se joue dans la reconnaissance de Dieu comme créateur et sauveur, dans l'accueil de la vérité qu'il propose. Et ce Dieu est le Dieu de la gratuité et du don, de la vie et de la surabondance. Il sauve l'être humain de la clôture sur lui-même et le conduit vers un accomplissement qu'il ne pourrait pas atteindre par ses propres efforts.

L'être humain n'est plus suspendu à soi-même, car il découvre qu'il procède d'un désir divin, d'une élection, d'un appel, d'un amour, d'une Parole qui lui donne la vie. Il fait l'expérience de naître encore à soi-même, puisqu'il est désormais instauré dans une relation filiale. Dans la rencontre de Dieu, l'être humain se découvre soi-même et, finalement, découvre la valeur de sa vie : « Je ne sais si ma vie et moi-même sont importants mais *Dieu le dit, et c'est cela qui compte* (Dieu prouve de l'être humain) »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> A. GESCHE, « Le salut, écriture de vie », dans A. WENIN e. a., *Quand le salut se raconte*, p. 103.

<sup>2</sup> A. GESCHE, *Ne pereant*, XXXV, 20 (3.4.86), be.uclouvain.fichiergesche.alterite\_109.

<sup>3</sup> A. GESCHE, *Ne pereant*, LII, 86 (30.12.88), be.uclouvain.fichiergesche.amourdesoi\_216.

## 2.2. Le Christ, Sauveur et Salut

Dans le christianisme cette possibilité de salut passe par une médiation : Jésus, le Christ. Il est intéressant de vérifier que selon saint Paul l'expérience religieuse et fondatrice des chrétiens consiste dans la conscience de l'adoption divine, c'est-à-dire, de devenir fils de Dieu par adoption en Jésus-Christ. La bonne nouvelle et l'accomplissement de la promesse réside dans cette dimension filiale que Jésus-Christ nous ouvre. Dans la lettre aux Romains, Paul est bien clair :

« Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rend esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs (Rm 8,16).

Jésus, le Fils de Dieu nous ouvre la possibilité de devenir fils adoptifs :

« Car tous vous êtes, par la foi, fils de Dieu en Jésus-Christ » (Ga 3,26).

Par Lui, avec Lui et en Lui l'être humain passe de l'esclavage à la condition de fils de Dieu : « non plus esclaves mais fils et héritiers » (Ga 4,7). Il s'agit d'un dessein éternel de Dieu qui s'accomplit maintenant dans le temps du salut :

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ : il nous a choisis en lui avant la fondation du monde. Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ, ainsi que l'a voulu sa bienveillance. » (Ep 1,3-5).

Chez saint Paul il est bien évident que l'adoption et la filiation divines sont l'accomplissement de la promesse et de l'Alliance, puisque même avant la création Dieu, dans son dessein d'amour, avait déjà déterminé de nous faire la grâce de devenir ses fils et de participer à sa Vie éternelle. En ce sens, la création est le premier acte du salut, puisque Dieu crée l'être humain et le destine à la communion avec Lui. La vocation des chrétiens à devenir fils adoptifs de Dieu est étroitement associée à l'œuvre et à la personne de Jésus. Nous ne devenons pas fils adoptifs de Dieu par un décret, non plus par une exigence personnelle. Si nous sommes fils adoptifs, c'est parce que, en Jésus, Dieu nous adopte librement comme ses fils. Selon l'Apôtre :

« Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père ! Aussi n'es-tu plus esclave mais fils ; fils, et donc héritier de par Dieu. » (Ga 4,6-7).

Saint Paul met ainsi en relief la dimension positive du salut qui consiste à devenir fils adoptifs de Dieu par Jésus-Christ. La dimension du salut concernant les aspects négatifs (libération du mal, du péché, de la mort, de la fatalité) vise à nous débarrasser de ce que nous retenait précisément de devenir pleinement fils de Dieu. Le salut ne consiste pas uniquement dans la libération de ces obstacles, car la délivrance a pour but de devenir enfants de Dieu.

L'appel de Dieu à partager filialement sa Vie sans nous destituer de nous-mêmes et sans nous subjuguier correspond d'une part au désir profond de l'être humain et d'autre part lui permet de retrouver sa dignité et sa vraie liberté : « cette glorieuse liberté que donne d'être enfant de Dieu » (Rm 8,21). Il s'agit de la découverte de notre identité profonde, comme le met en évidence saint Jean :

« Voyez de quel grand amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; et nous le sommes ! » (1 Jn 3,1).

« Voici comment s'est manifesté l'amour de Dieu au milieu de nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui » (1 Jn 4,9).

« Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est son Fils » (1 Jn 5,11).

La première communauté chrétienne expérimente et vit le salut comme la grâce de la filiation divine, et c'est au sein de cette expérience que cette communauté va confesser Jésus comme Fils de Dieu. Il ne s'agit donc pas d'un salut impersonnel, mais d'une expérience particulière du salut, c'est-à-dire de l'expérience de cette puissance personnelle de Jésus de nous rendre fils de Dieu et de nous permettre de vivre comme fils sous le regard du Père.

On ne devient pas fils de Dieu par décret, mais par grâce, par un don de Dieu que, dans son amour infini, il nous accorde en Jésus-Christ. Comme l'affirme saint Paul :

« Dieu a envoyé son Fils pour qu'il nous soit donné d'être fils adoptifs, et fils vous l'êtes bien » (Ga 4,5-6).

Le salut réside finalement dans une relation personnelle avec Dieu. Dieu ne sauve pas par un don de quelque chose qui lui serait externe, mais en se disant, en se montrant et en se donnant Lui-même. Notre filiation est adoptive car résultant d'un dessein personnel de Dieu en son Fils Jésus :

« Car ceux que d'avance il [le Père] a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Rm 8,29-30).

En Jésus nous avons compris que vivre dans le monde comme fils de Dieu, c'est la manière de devenir vraiment humain. En Jésus nous avons découvert aussi son pouvoir de nous introduire dans une relation personnelle avec le Père. La vie de Jésus est exemplaire à cet égard, puisqu'en Lui, en ses paroles, ses gestes et ses actions devient manifeste ce que signifie vraiment être un fils. En quoi consiste donc cette attitude filiale ? Il suffit de parcourir les évangiles pour se rendre compte que l'attitude filiale de Jésus se traduit par une vie en référence permanente au Père et en ouverture à quiconque, c'est-à-dire une existence et pour Dieu et pour les autres. Or c'est lui qui ouvre cette voie et qui la rend possible. Mais il ne s'agit simplement pas de parcourir ce chemin par nous-mêmes, en marge du Christ et des autres. L'affirmation du Christ « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,6) signifie que le salut consiste à s'incorporer à cette vie filiale qui est la sienne et à vivre de son Esprit. Ce qui sauve l'être humain de la perte, c'est l'amour de Dieu qui s'est manifesté en Jésus, le Christ. C'est cet amour qui me fait finalement exister sous un regard qui ne m'anéantit pas, mais qui m'affirme comme « aimé ». Comme l'affirme Nicolas de Cues (1401-1464) : « Je suis parce que tu me regardes ». (*De visione Dei sive de icona*)

La récente lettre *Placuit Deo* de la Congrégation pour la doctrine de la foi (22 février 2018) résume bien ce dont il est question :

*Le salut consiste dans notre union avec le Christ* qui, par son Incarnation, sa vie, sa mort et sa résurrection, a fait naître un nouvel ordre de relations avec le Père et entre les hommes, et nous a introduits dans cet ordre grâce au don de son Esprit, afin que nous puissions nous unir au Père comme fils dans le Fils, et devenir un seul corps dans 'le premier-né de nombreux frères' (Rm 8,29). (*Placuit Deo*, 4)

### 2.3. Le salut comme don, rencontre et relation avec Dieu

Fixons notre attention maintenant sur un lieu où cette existence filiale de Jésus est mise à l'épreuve. La Croix, lieu de la dérédiction et de l'abîme du non-sens, est aussi le lieu d'une affirmation de la confiance et de l'abandon *en* Dieu. La parole ultime du Crucifié n'est pas le cri de désespoir d'un abandonné *de* Dieu, mais le renouvellement d'une confiance filiale en Dieu par le total abandon à Lui : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23, 46). L'événement de la Croix, que Jésus accepte en toutes ses conséquences, est l'expression suprême d'une liberté filiale qui accepte de se laisser conduire jusqu'à la fin. Jésus ne meurt donc pas comme celui qui désespère de Dieu mais comme celui qui se rend à Lui en toute confiance, comme un Fils à un Père. En ce sens, sa mort peut nous apprendre quelque chose d'essentiel sur notre propre mort, au moment où se lève la dernière tentation de puissance et d'orgueil spirituel : celle de se sauver soi-même.

La péricope de Luc 23,39-43 retient un dialogue exemplaire entre deux perspectives du salut qui s'affrontent. Le premier malfaiteur s'est rangé du côté des détracteurs et fait écho aux insultes des passants et des présents sur le lieu du Golgotha, comme l'attestent les évangiles synoptiques :

L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. » (Lc 23,39)

Se sauver soi-même en descendant de la croix, en retournant à la même vie, au même « horizon », comme si le salut consistait à fuir la mort à n'importe quel prix et à prolonger indéfiniment la même forme d'existence. Mais une autre manière de comprendre le salut se manifeste par les paroles de l'autre supplicié :

Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu viendras avec ton royaume. » (Lc 23,42)

Dans cette perspective le salut serait l'avènement et l'instauration du Royaume de Dieu, dans un temps futur. Il faut mettre en évidence la dimension relationnelle de ce salut dans la demande « Jésus, souviens-toi de moi », qui contraste nettement avec un salut dont chacun serait individuellement l'unique acteur.

Si face à l'insulte du malfaiteur, Jésus reste silencieux, devant cette demande il rompt le silence et il lui dit :

« En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » (Luc 23,43).

La réponse de Jésus recadre la demande, non pas dans le futur du Royaume messianique, mais dans un « *aujourd'hui* ». Et cet « aujourd'hui », c'est le présent où chaque homme et chaque femme rencontre Dieu et se convertit à Lui. Le salut ne dérive donc pas d'un geste automatique qui établirait l'être humain dans un nouvel état, mais il résulte d'une rencontre et de l'ouverture à un don qui vient de Dieu. En effet, Jésus ne dit pas « aujourd'hui tu seras dans le Paradis », mais « aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le Paradis », ce qui accentue cette dimension relationnelle du salut. *Le salut ne consistera-t-il pas finalement et tout simplement à être avec Lui pour toujours ?* Le salut ne consiste pas à être rétabli tout seul dans un certain état plus au moins heureux, par un tour de passe-passe magique. Le salut consiste en une relation à Dieu, en un « être avec » Lui. Être avec Dieu et partager sa vie divine, voici le salut, le Paradis, l'éternité, le bonheur.

Le salut ainsi compris vous suffit-il et vous comble-t-il ? Une telle proposition pourra paraître manifestement « insuffisante » face à d'autres manières d'envisager le salut dans les religions. Mais l'insuffisance ne réside pas dans la proposition chrétienne mais dans nos représentations imparfaites et insuffisantes de 'Dieu'. Nous n'avons pas encore compris « ce qu'est la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur de l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance » (Ep 3,18-19). Et cette insuffisance de notre représentation de Dieu se répercute sur notre désir et notre amour de Dieu...

## 2.4. Les conditions du salut

Le salut est certes un don Dieu fait à tout personne humaine et en ce sens il a une portée universelle, comme l'atteste Saint Paul :

Voilà ce qui est bon et ce qui plaît à Dieu notre Sauveur, lui qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. (1 Tm 2,4).

Pendant le salut a un caractère conditionnel car chaque personne doit librement l'accepter et l'inscrire dans sa vie, en répondant à certaines conditions. Quelles sont donc les conditions du salut ? Il faudra retenir trois conditions qui ressortent des textes bibliques.

La première condition est *l'adhésion à la personne du Christ* et à son message par la foi. Il s'agit de la condition par excellence mentionnée dans le Nouveau Testament, adhésion indissociable de l'incorporation à l'Église par le Baptême. Comme l'affirme saint Jean :

Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. (Jn 3,16).

Qui croit en lui n'est pas jugé ; qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au Nom du Fils unique de Dieu. (Jn 3,18).

L'interruption de la relation vitale au Christ implique la mort :

Je suis la vigne ; vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il se dessèche ; on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent. (Jn 15,5-6).

La deuxième condition est *la conversion de vie*. Le repentir apparaît comme un contenu évangélique essentiel puisqu'il est nécessaire pour entrer dans le Royaume.

Dès lors Jésus se mit à prêcher et à dire : « Repentez-vous, car le Royaume des Cieux est tout proche. » (Mt 4,17)

→ Suivre le Christ implique de renoncer à soi-même et perdre sa vie à cause de Lui pour trouver la vie future (Mt 16,25).

La troisième condition est un aboutissement des deux conditions précédentes et elle consiste à faire *la volonté de Dieu en restant fidèle à ses commandements*. Il ne suffit pas de bonnes intentions pour être participant du salut. En effet l'un des principes de l'Alliance est d'impliquer des obligations de la part de la personne qui en bénéficie.

Ce n'est pas en me disant : « Seigneur, Seigneur », qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Mt 7,21).

Le Christ a synthétisé l'ensemble de la loi divine dans le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain (Mc 12,28-31). Il insiste sur la nécessité de miséricorde pour être sauvé (Mt 25,31-46 ; Lc 16,19-31) et de pardonner pour être pardonné :

Si vous ne remettez pas aux hommes, Votre Père non plus ne vous remettra pas vos manquements. (Mt 6,15)

Le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. (Jc 2,13)

Ainsi le salut universel proposé par le Christ, par lequel l'être humain devient pleinement fils de Dieu, suppose de remplir ces conditions, ce qui nous renvoie à l'interrogation sur la manière dont nous personnellement remplissons ces conditions. Il ne faudrait pas oublier que le jugement à double issue (Mt 25, 31-46) pose une question essentielle : « Comment ai-je aimé ? ».

Comme l'affirme Saint Jean de la Croix (1542-1591) :

« Au soir de la vie, on t'interrogera sur l'amour » (Jean de la Croix, *AVIS et Sentences spirituelles*, 56)

Le salut n'est pas un décret, non plus un geste automatique ; l'être humain doit s'y inscrire par un acte de sa volonté et entrer dans la dynamique du Royaume. C'est pourquoi le salut n'est pas une « certitude » mais une « possibilité ».

Martin Buber traduit cela comme suit :

« Tu as besoin de Dieu pour être, et Dieu a besoin de toi pour réaliser justement par ton moyen ce qui est le sens de ta vie »<sup>4</sup>.

La vie de l'être humain est comme un texte dont il décide progressivement la trame dans l'acte même de l'écriture<sup>5</sup>. Rien n'est écrit d'avance. Le salut offert par Dieu, l'être humain doit le ratifier en l'inscrivant de sa propre main dans son texte ; certes, l'être humain peut se construire sans Dieu, mais il pourra, s'il veut, inscrire le mot Dieu dans la trame de son récit, pour faire de sa vie une destinée. Cependant, à cause des obstacles sur le chemin, l'être humain s'égaré, dévie de sa destinée, manque le but et ainsi la page initialement blanche se couvre de contradictions et d'erreurs. C'est pourquoi l'être humain doit réécrire et réinterpréter sa vie chaque fois qu'il est nécessaire, afin de reprendre le fil conducteur du récit. Rien n'est définitivement perdu. L'être humain a toujours la possibilité de reprendre sa plume, de réécrire sa vie à partir de sa 'grammaire intérieure', de se dire à nouveau dans la joie, dans un texte où Dieu a déjà écrit le premier mot et écrira certainement le dernier. Accepter le salut *par* un Autre, signifie prendre sa plume pour écrire le récit de sa vie à deux mains, pour inscrire l'infini dans le fini, le tout dans le fragment, le divin dans l'humain, pour se dire à partir d'un Amour *semper maior*...

À la limite un dernier pas sera proposé à l'être humain : rendre sa plume, pour que Dieu lui-même écrive son histoire en lettres sacrées. Celui qui consent à se recevoir de Dieu, ne se détermine plus par soi-même, car il se laisse conduire par un Amour toujours plus grand qui lui révèle finalement ce que signifie « être inconditionnellement aimé ». Celui qui consent à un tel dessaisissement de soi-même, 'perd' sa vie, pour se retrouver transfiguré, désormais, dans la Vie de l'Absolu. Il fait ainsi l'expérience d'être totalement donné à soi-même à nouveau.

<sup>4</sup> M. BUBER, *Je et Tu*, Paris, Aubier, p. 123.

<sup>5</sup> Cf. A. GESCHÉ, « Le salut, écriture de vie », dans A. WÉNIN e. a., *Quand le salut se raconte* (Trajectoires, 11), Bruxelles, Lumen Vitae, 2000, p. 99-126.



L'être humain peut se construire sans Dieu, comme le proposent l'athéisme et l'agnosticisme ; ou consentir à être transfiguré par Dieu, vers un accomplissement de soi-même qu'il ne pourrait pas se donner. Refuser cette proposition de Vie est dans les possibilités de la liberté humaine ; l'accepter c'est se situer dans la vérité de soi-même.

### 3. SAUVES, EN VUE DE QUOI ?

#### 3.1. De l'immortalité à l'éternité...

Nous avons essayé de répondre aux questions « Sauvés, de quoi ? » et « Sauvés, par qui ? » dans les séances précédentes. Cela étant, se pose légitimement la question : « Sauvés, en vue de quoi ? ». La question porte donc sur le « contenu » et la « forme » de ce salut qui nous est offert en Jésus-Christ. Cette question en appellera une autre que nous développerons brièvement à la fin : « Sauvés, à quoi le voit-on ? »

La mort, nous l'avons vu, constitue un obstacle à l'accomplissement de la personne humaine, puisqu'elle semble rendre impossible tout projet. Le christianisme ne se propose pas d'éliminer ou de libérer de la mort biologique, mais suggère un avenir au-delà de la mort, puisque le salut est compris comme une participation à la vie bienheureuse de Dieu. L'idée du salut dans le christianisme ne s'est pas constituée seulement en fonction de la mort biologique. La mort revêt un aspect dramatique quand elle est pensée comme événement spirituel, en tant qu'elle ouvre ou ferme la possibilité de l'accomplissement de la personne. Le salut proposé par le christianisme ne supprime donc pas la mort qui continue à marquer l'existence humaine, mais il transforme sa signification en la pensant comme un événement qui ouvre à l'accomplissement de la personne en Dieu. En ce sens une simple immortalité, un prolongement indéfini de la vie serait manifestement insuffisant. Le christianisme propose la possibilité d'une destinée en Dieu. La vie éternelle, en échappant à une évidence de la sensibilité et de la certitude de la rationalité démonstrative, exige de poser la question de l'être humain autrement, précisément dans le contexte d'une confiance en la Parole de Dieu révélée. Car la destinée de l'être humain n'est pas un contenu dicté par l'être humain, mais objet de révélation par Dieu qui lui donne son contenu et sa forme définitive.

La promesse de l'éternité est une invitation à entrer dans la vie de Dieu, un chemin qui ne supprime ni la mort, ni l'histoire, ni le temps, ni ne constitue une évasion de la vie, mais elle intègre le fragment dans le Tout, le fini dans l'Infini, le caduc dans l'Éternel. La transcendance de l'être humain consiste à être attiré vers un Haut, vers une destinée, dont le terme est Dieu. Le christianisme ne propose pas une immortalité de contenu diffus, un simple prolongement de la vie terrestre ou une rupture définitive avec celle-ci, mais une nouvelle étape de cette vie, dont la nouveauté est la participation pleine à la Vie même de Dieu. Mourir, ce n'est pas passer de la vie à la mort, mais de la vie à la Vie, de cette existence-ci dans la foi à une existence en totale communion avec Dieu et les autres. En ce sens, l'éternité ne peut plus être pensée dans l'ordre 'chronologique' ou comme une 'géographie céleste', car elle est essentiellement la présence d'une Personne, Dieu, dont l'être humain partage désormais la Vie. Vivre l'éternité, c'est partager la Vie de Celui qui est l'Éternel et la Vie.

Cette forme d'accomplissement est inscrite dans notre être comme dimension constitutive, comme capacité, désir et appel ; l'être humain doit la recevoir comme don divin en même temps qu'il la ratifie par l'assentiment de sa volonté. En pensant l'accomplissement de l'être humain en Dieu, les Pères grecs parlaient de « l'être humain divinisé » (*entheoumenon*), bien sûr non au sens que l'être humain devienne 'dieu', mais au sens d'une participation à la Vie divine, d'une communion avec Dieu dans l'amour. Saint Jean le suggère dans les termes suivants :

« Dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous Lui serons semblables, parce que nous Le verrons tel qu'Il est. »  
(1 Jn 3,2)

#### 3.2. De la vie présente à la Vie éternelle

Penser l'éternité selon le christianisme implique de penser la question de la résurrection des morts non comme un retour à cette vie ni non plus comme simple libération de la mort physique, mais comme naissance et accomplissement de ce qui dans l'être humain était à l'état potentiel. La résurrection des morts est événement qui

est désormais possible par la résurrection du Christ, acte du Père qui par son Esprit remodèle la création et fait que la résurrection appartienne dès lors à la capacité de la nature humaine. Le terme 'résurrection' traduit ce qui est arrivé à Jésus après sa mort, sa libération et sa victoire sur la puissance de la mort. La résurrection de Jésus n'est pas simplement une victoire sur la mort biologique, mais aussi une victoire sur la deuxième mort, celle qui consiste à être séparé de Dieu. Dans la résurrection du Christ, la mort, et non simplement sa mort, est vaincue, ce qui signifie que le combat que le Christ mène atteint la racine même du mal qui empêchait l'accomplissement de l'être humain.

À partir de ce qui est arrivé à Jésus, on sait que désormais l'être humain est capable de la résurrection, c'est-à-dire que Dieu lui accorde la possibilité de recevoir et d'atteindre la destinée qui lui était proposée dès le commencement. En effet, l'être humain dispose déjà des structures dont il peut déployer les virtualités dans une logique d'éternité ; cependant cette nature « blessée », doit être restituée à son état propre, à la finalité et à la définition premières voulues et pensées par Dieu. La résurrection suppose que dans la réalité terrestre de l'être humain, dans son corps de chair, est inscrite une semence d'éternité que Dieu déploiera en un acte qui, en prolongeant la logique de la création, transfigurera l'être humain en sa dernière figure lui rendant capable de « recevoir » Dieu. La personne humaine constituée dans la chair et affectée par la corruption de la mort, sera animée et transfigurée par l'Esprit pour devenir capable de participer à la Vie de Dieu. Cette continuité entre la réalité actuelle de l'être humain et le corps ressuscité confirme l'unité de la création et du dessein qui le préside. Logique qui s'insère aussi dans la logique de la résurrection du Christ, puisque le Père, en créant l'être humain par la Parole, introduit son Fils comme le principe et l'image exemplaire, singulière et personnelle de toute chose. L'hymne de saint Paul l'exprime admirablement :

Il est l'Image du Dieu invisible, Premier-Né de toute créature, car c'est en Lui qu'ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances ; tout a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant toutes choses et tout subsiste en Lui. Et Il est aussi la Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Église : Il est le Principe, Premier-né d'entre les morts, il fallait qu'Il obtînt en tout la primauté, car Dieu s'est plu à faire habiter en Lui toute la Plénitude et par Lui à réconcilier tous les êtres pour Lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix. (Col 1,15-20).

Par le Christ se rétablit et s'accomplit le dessein inaugural de Dieu d'appeler l'être humain à une intimité filiale. Par le Christ l'être humain est rétabli dans sa vocation originelle d'être fils, non par une action volontariste, mais par une participation à la vie même du Fils, au mystère de Sa personne, où l'être humain découvre le salut comme 'relation' avec Dieu et participation à Sa vie.

Dans la révélation de la filiation divine, l'être humain reçoit la réponse à la question qu'il portait sur soi-même, en même temps qu'il fait dans cette filiation l'expérience de libération de la 'tyrannie' du mal, du péché et de la mort, réalités qui nous affectent encore mais qui ne nous retiennent plus dans un état d'impuissance. La filiation divine découvre d'autre part le sens positif du salut, c'est-à-dire la possibilité de la glorification, l'entrée dans la Vie de Dieu et la redécouverte d'une dignité oubliée. Dans le Christ, la personne humaine redécouvre sa dignité et son identité filiale en étant appelé à partager la Vie de Dieu comme un fils. Vivre sa vie comme un fils de Dieu est une manière d'être pleinement personne humaine.

Cette filiation nous découvre un nouvel horizon de la liberté, celui de la liberté spirituelle devant Dieu, car l'être humain peut dorénavant configurer son rapport à Dieu loin des contraintes de la peur, de la crainte et de la loi, lesquelles cèdent la place à la foi, à l'espérance et à l'amour. Cette liberté atteint l'être humain comme un don de Dieu lui-même, expression de son désir que l'être humain soit libre non seulement *devant* Lui mais aussi *par rapport* à Lui.

Jésus Christ est donc le 'lieu natal' d'un savoir de Dieu sur l'être humain et d'un savoir de l'être humain sur Dieu, il est le point de confluence d'une expérience totale et unique : l'expérience humaine d'être Dieu et l'expérience divine d'être homme. Il nous révèle l'être humain, il nous révèle Dieu et encore ce que doit être la relation entre les deux. En Lui nous faisons la particulière expérience d'être introduits à une relation avec Dieu et nous découvrons que le salut consiste en une participation à sa Vie. Nous ne savions pas que nous étions appelés à une si grande destinée. Par le Christ nous savons qu'en devenant enfants de Dieu nous atteignons un accomplissement que nous ne pouvions pas nous donner à nous-mêmes – que nous ne pouvions même pas

imaginer – , car devenir un fils adoptif c'est recevoir un don, une grâce, non le résultat d'une exigence ou d'un décret. Dans le Christ le croyant déchiffre finalement le mystère de son être.

### 3.3. Le bonheur comme destinée ?

Cependant une réflexion sur la question « Sauvés, mais en vue de quoi ? » implique aussi de poser la question du bonheur, d'autant plus que le désir du bonheur semble être inscrit dans notre nature. L'être humain marqué par le sceau de Dieu a le droit et le devoir d'être heureux. Que servirait-il de posséder la liberté et la justice si l'être humain avait perdu le désir du bonheur ?

Le bonheur n'est pas étranger à la réflexion chrétienne, car c'est une des dimensions de la vie présente et de la vie éternelle. La logique de Dieu est une logique du bonheur. Le bonheur, ce n'est pas une chose que l'on possède, mais plutôt un état d'esprit qui dérive d'une certaine forme de plénitude et d'accomplissement de soi. Le bonheur s'inscrit dans la ligne de notre destinée, et c'est pourquoi il semble si difficile à définir. Le bonheur peut-être défini comme « la coïncidence de soi avec soi », c'est-à-dire comme un état de « repos », où mon désir atteint finalement sa pleine réalisation, un état où il n'y aura plus de tension entre ce que je désire et ce que je possède, entre celui que j'aimerais être et celui que je suis réellement.

Mais que désire le plus profondément l'être humain ? Quel et le bien qui est objet d'un désir, dont la possession apporterait finalement le bonheur ? L'être humain oscille dans la définition du bien qui le rendra heureux... Il cherche et il poursuit le bonheur en se trompant souvent, puisque ce que parfois il choisit comme bien se révèle par la suite apporter l'insatisfaction et le malheur et l'entraîne bien loin du bonheur. Combien de personnes n'ont pas gâché leur vie en poursuivant la richesse, le pouvoir, le plaisir et la gloire humaine, tout en constatant à la fin que tout cela était en vain ?

Or pour le christianisme, ce *bien* est le Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ. Le bonheur résulte d'un accomplissement de soi consistant en une communion d'amour avec Dieu et les frères. Saint Augustin a bien interprété le désir profond du cœur humain, dans un passage fameux de ses Confessions :

« Tu nous as faits pour Toi et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne repose pas en Toi » (I, 1, 1).

Mais avons-nous identifié ce désir en nous, comme notre désir le plus profond ? Il est évident que nous ne pouvons pas aimer Dieu si nous n'y voyons pas notre bien ! Le désir conduit l'être humain à la quête du bonheur. Et ce bonheur n'atteint sa plénitude et son accomplissement que dans la parfaite communion avec Dieu et dans une vie pour les autres. Notre expérience vitale nous met devant un délai dans l'accomplissement de ce bonheur, car notre amour de Dieu et des autres n'est pas encore parvenu à son état parfait. Cela nous met en garde contre une quête solitaire et individualiste du bonheur. La perspective du bonheur éternel, loin d'être un point de fuite et d'évasion de la réalité terrestre, empêche l'illusion d'un accomplissement immédiat qui pourrait avoir lieu ici. Il y a donc une tension permanente entre le désir présent et sa réalisation future.

### 3.4. Sauvés, à quoi le voit-on ?

Certes, nous avons établi : 1) que l'être humain doit être sauvé du mal, du péché, de la mort et de la fatalité ; 2) qu'il tient ce salut de Dieu ; 3) qu'il trouvera dans ce salut l'accomplissement de son être. Ici une question pertinente, voire impertinente surgit : « À quoi voit-on que l'on est sauvés ? ». Question qui appelle d'autres interrogations : « Comment savons-nous que nous sommes sur le chemin qui mène au salut ? À quoi voyons-nous que ce qui est promis est donné, attesté, confirmé ? ».

Questions redoutables, largement débattues à l'intérieur du christianisme. Nietzsche, un philosophe très critique du christianisme, interpelle les chrétiens de son temps dans les termes suivants :

Il faudrait qu'ils me chantent de meilleurs chants, pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur : il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé !<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, O.C., Paris, Laffont « Bouquins », 2001, vol. 2, p. 353.

Il s'agit de la vérité théorique et pratique du salut. La question ne porte pas simplement sur le contenu et la forme de ce salut, mais sur ses fruits. La communauté chrétienne primitive avait dû affronter le fait que les convertis au christianisme, après leur baptême, bien qu'engagés à vivre désormais pour le Christ et selon son enseignement, tombaient encore dans le péché, et parfois dans des péchés graves comme l'adultère, l'homicide et l'apostasie. L'histoire de l'Eglise, montre que dans les communautés chrétiennes le péché n'est pas une réalité absente et qu'il touche ses membres indépendamment de leur statut. Individuellement nous faisons l'expérience des sentiments versatiles, des serments d'amour éternel qui ne sont pas tenus, des infidélités, de la déception devant les limites de l'autre. En quoi voyons-nous donc que nous sommes sauvés ? Notre enthousiasme se heurte à la conscience du péché individuel et collectif. Sur quelle base de vérité et d'évidence pouvons-nous affirmer faire une expérience du salut ? Avons-nous des raisons d'être inquiets, puisque le spectacle du monde apporte tant de signes que nous ne sommes pas sauvés, ni du mal, ni du péché, ni de la mort, voire de la fatalité ?

Tout d'abord il faut dire que, d'un point de vue anthropologique, les aspects importants de la vie humaine ne reposent pas sur des piliers et des certitudes inébranlables. L'amour, l'amitié, la fidélité, la confiance, ne reposent pas sur des certitudes et des preuves, mais comportent une part de risque et d'aventure. Seul un acte de confiance peut nous engager dans certaines voies où les assurances et garanties manquent. Concernant le salut, nous sommes en effet conviés à l'aventure et à la confiance. Certes Dieu ne nous a pas encore délivrés du mal, puisque celui-ci demeure, mais bien de la *tyrannie* du mal et du péché, de la peur, de l'impuissance et de la perte auxquels ils conduisent. Le Christ nous sauve de la servitude à l'égard du mal et du pouvoir qu'il exerçait sur nous. Comme le note saint Paul, nous sommes « affranchis de la loi du péché » (Rm 8,2). Au-delà des apparences et des réalités qui encore contredisent le salut dans les faits, la foi chrétienne nous assure que nous ne sommes plus soumis à l'intimidation du mal et à la peur. Jésus, c'est quelqu'un digne de foi, qui nous a sereinement parlé du salut, et sa vie et résurrection d'entre les morts attestent de ce qu'Il dit.

À quoi voyons-nous que nous sommes sur le chemin du salut ? C'est peut-être à nous de produire la preuve, de rendre véridique la promesse, par nos choix et décisions. C'est à nous de construire le Royaume de Dieu et de préparer son avènement. C'est à nous de rendre vérifiable que le Royaume des cieux est déjà parmi nous, en prenant des décisions et en posant des actions selon l'enseignement de Jésus. Saint Paul a bien établi le contraste entre une forme d'existence « sauvée » et une forme d'existence qui mène vers l'abîme :

« Or on sait bien tout ce que produit la chair : fornication, impureté, débauche, idolâtrie, magie, haines, discorde, jalousie, emportements, disputes, dissensions, scissions, sentiments d'envie, orgies, ripailles et choses semblables – et je vous préviens, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui commettent ces fautes-là n'hériteront pas du Royaume de Dieu.

Mais le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi : contre de telles choses il n'y a pas de loi. Or ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse agir ». (Ga 5,21-25).

C'est à nous donc qu'il revient de montrer que nous sommes déjà entrés dans la dynamique du Royaume et de la promesse. C'est à nous de porter les fruits du salut à leur visibilité, notamment en répondant par l'action et par notre engagement aux aspirations que notre temps suscite, de justice, de libération, de pardon, de compassion, de paix, d'espérance, d'amour. La visibilité du salut de Dieu nous est confiée, pour que nous puissions avoir, en tant que disciples, « un air plus sauvé ». Pour que nous puissions dire enfin comme saint Paul :

« Et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Ga 2,20).

Paulo Rodrigues  
Université catholique de Lille  
paulusrod@gmail.com